

## « J'essaie le poème », approche de *Se surprendre mortel*

Un grand soleil noir brille sur toute la poésie méditerranéenne depuis le début des années vingt. Le poète Joë Bousquet (1897-1950), qu'une blessure de guerre a condamné à l'immobilité le 27 mai 1918, émerge d'une longue révolte « luciférienne » et entreprend une « restauration » de soi qui va le conduire à vivre ses souffrances comme l'accomplissement de ses facultés.

Sa notoriété dépassera très vite les limites des pays d'Oc, et les poètes parisiens, surréalistes en tête, seront nombreux à faire le voyage à Carcassonne pour rencontrer dans sa chambre de la rue de Verdun cet être qui, au milieu de ses tourments, semble avoir accompli ce dont ils rêvent : Bousquet, halte nécessaire sur le chemin qui, de Nerval à Rimbaud et Lautréamont, aborde aux rives d'une expérience surréaliste vécue au plus intime.

Plusieurs hommes-providences autour du reclus ; de natures et d'inspirations diverses, ils transmettront le monde extérieur, en même temps que leur moi propre, et aideront Bousquet à se constituer et à vivre par procuration. À commencer par le véritable initiateur, le philosophe Louis-Claude Estève dont Joë Bousquet dira en 1928, « À Louis Estève, [dont] je suis éternellement l'élève de notre amitié<sup>1</sup> ». À côté, François-Paul Alibert, poète néo-symboliste, intime de Gide, qui fait lire à Bousquet les Latins, les poètes d'Orient, mais aussi Mallarmé et Valéry. On a fini par découvrir le rôle essentiel de ce tisseur de liens

Présence de Pierre Caminade

entre le monde littéraire de Paris – il collabore à la *NRF* –, de Marseille – il participe aux *Cahiers du Sud*<sup>2</sup> de Jean Ballard – et de Carcassonne. Par son intermédiaire, *Les Cahiers du Sud* s'ouvrent à Bousquet, au moment où grâce à André Gaillard, un très grand poète que l'on vient enfin de rééditer<sup>3</sup>, la revue se découvre un intérêt tout neuf pour le surréalisme. On glose sur Éluard, Péret, Breton, Aragon, on y est attentif à leurs productions, à leur cheminement. On sympathise, on n'adhère pas.

Le groupe fervent qui entoure Bousquet compte encore deux intimes, René Nelli et Ferdinand Alquié. Le premier vit dans l'univers incroyable de la demeure paternelle. Collections étranges et hétéroclites, bibliothèque d'érudit permettent au jeune homme de nourrir sa mémoire, son imaginaire, de s'initier à l'histoire, aux sciences occultes, aux auteurs rares et marginaux. Le second, élève d'Estève, se voue à la philosophie, découvre le surréalisme<sup>4</sup> et fait partager son approche à ses deux amis. En 1924, les deux jeunes gens quittent Carcassonne, font leurs études – brillantes – et reviennent en 1927 pour les vacances. Ils sont déterminés, persuasifs, et entraînent le poète dans la création de *Chantiers*, leur revue, dont Nelli sera le directeur, Bousquet le secrétaire et Henri Féraud<sup>5</sup> le rédacteur en chef – seulement pour le premier numéro. Du 1<sup>er</sup> janvier 1928 à juillet 1930, paraîtront neuf grosses livraisons dont la courbe éditoriale est à l'image de l'évolution des rédacteurs. Si Alibert et Estève dominent les premières parutions, ils s'effaceront au bénéfice d'Éluard, de Fondane, de Leiris. Bousquet, Nelli, Féraud sont présents dans presque tous les numéros, et Alquié, dont la pensée a mûri, essentiellement vers la fin.

Ce bref rappel, en survol, pour constater que, loin de l'agitation parisienne, des revues aussi importantes dans l'histoire littéraire du XX<sup>e</sup> siècle ont pu permettre à des tendances antagonistes de coexister dans leurs pages : *Les Cahiers du Sud*, parfois très éclectiques – si Jean Ballard n'a pas une ligne de conduite prédéterminée, il est ouvert à l'aventure, et il est bien entouré –, et *Chantiers*, qui éclate de jeunesse, avec des personnalités dont on peut lire l'évolution au fil des pages, *men in progress*.

Lorsque la revue *Chantiers* s'arrêta, l'esprit ne disparut pas<sup>6</sup>, ni le nom, véritable label, dirions-nous aujourd'hui. Joë Bousquet trouva tout naturel de le garder – cela n'eut qu'un temps – comme nom d'éditeur.

Donc, en 1932, les éditions Chantiers publièrent quatre plaquettes, trois dues à Ferdinand Alquié – *Le problème moral*, *Notions de morale générale*, *Notes sur la première partie des Principes de la philosophie de Descartes*<sup>7</sup>. La quatrième était un premier recueil de poèmes...

C'est dans cette atmosphère riche d'imprévus, stimulante, que se déroule la prime jeunesse de Pierre Caminade, le poète qui nous intéresse aujourd'hui. Né en 1911, il se situe, par ses origines géographiques, au cœur même de ce climat intellectuel trop rapidement évoqué dans les lignes précédentes. Avant d'aller plus avant, répétons que, poète des années trente, grand lecteur de poésie – son œuvre critique à venir nous prouve amplement que lire les poètes fut une activité essentielle de sa vie –, il a le recul nécessaire pour embrasser, fût-ce à travers *Chantiers* ou *Les Cahiers du Sud*, le premier tiers du siècle : les avant-gardes dont, pour dire vite, le surréalisme serait l'aboutissement, mais en 1930 un surréalisme éclaté, dévoré par des querelles politiques, écartelé entre les fidèles de Breton qui, avec *Le surréalisme au service de la révolution*<sup>8</sup>, s'inscrivent dans la ligne de *La révolution surréaliste*<sup>9</sup>, les tenants de l'explosif *Grand jeu*<sup>10</sup> et ceux qui, autour de Ribemont-Dessaignes, créent *Bifur*, « ce tohu-bohu de vie<sup>11</sup> ». En face, comme sur un champ de bataille, le carré serré d'une somptueuse *NRF*<sup>12</sup> où, à côté de Gide, règnent les poètes Valéry, Claudel, Larbaud, Saint-John Perse. Un lourd héritage pour tous mais qui n'a jamais empêché un jeune poète d'entrer dans la lice.

Caminade ne perd pas de temps et il est bien jeune lorsque paraît en 1932 son premier recueil, *Se surprendre mortel*, aux éditions Chantiers. L'ouverture, « Lignes du temps », est dédiée à Henri Féraud qui préface délicatement l'ouvrage par un poème. Henri Féraud dont poèmes, proses et notes critiques ont suivi le fil de l'évolution de *Chantiers*, et dont un texte est même l'ultime voix poétique de la dernière livraison de la revue, p. [452-453].

Poème

Lorsque la Mort,  
retournera le monde sur mes yeux

Alors dans les mers abandonnées  
chanteront les soleils liquides  
où s'engloutissent des navires de cristal –

## Présence de Pierre Caminade

les fillettes – leurs rires déborderont l'univers –  
joueront pour elles seules  
les gestes d'amour aux étoiles –

le vent avalera l'espace –

les mondes glisseront  
dans une impossible descente  
vers l'évaporation unique –

un bel enfant au corps de marbre  
parcourra les chemins  
dans la tempête du soleil  
dans les lignes de l'horizon  
en cueillant des feuilles mortes  
en criant où suis-je ?

Les secrets s'envoleront de ma face rigide  
au centre du sommeil  
au fond des forêts hurlantes  
qui feront de grands gestes –

dans l'atmosphère irrespirable  
les Mystères seront révolus  
et j'aurai dans la bouche  
toute la douceur flétrie des étoiles

Alors nul regard  
n'anéantira la magie du décor

Henri Féraud,  
in *Chantiers* n° 9, juillet 1930, p. [452-453]

À Henri Féraud était revenu, dans le premier numéro de *Chantiers*, de rendre compte des *Jardins de Salluste*, de F.-P. Alibert. Il le fit avec admiration, concluant « la mort, à coup sûr, s'échange contre un paysage<sup>13</sup> ». Le poème qui précède est bien dans cette ligne assez traditionnelle d'un poète élégiaque, sensible au monde qui l'environne, rempart de beauté magique face à la Mort inéluctable. Et si nous ne nous arrêtons qu'au titre de Pierre Caminade, *Se surprendre mortel*, il semblerait au premier regard se situer dans cette continuité.

Il y a toujours une forte charge autobiographique dans un premier livre, surtout lorsque l'auteur a vingt ans. Les quatre temps de la plaquette n'échappent pas à cette règle de la quête de soi, exploration intime, face à face avec l'autre, l'aimée, qui peut être aussi un avatar du moi. « Lignes du temps », déjà cité, « Transparences », « Lumières et rythme » et l'aveu plus cru de « Réduit à la peur des vingt ans » nous le disent, certes, mais ce qui transparait d'abord, pour parler comme le poète, c'est la quête d'une forme, d'une expression propre qui transformerait le cheminement en une aventure unique. Aucune certitude au départ – sans doute pas beaucoup plus à l'arrivée – mais le poète sait qu'il lui faut « essayer le poème ». Là se trouve la leçon des aînés. Là réside un des charmes du recueil.

Le jeune écrivain nous fait partager l'aventure, se confie à nous autant qu'au poème. S'il ne songe jamais à la rime, le rythme lui importe fort, à travers la fluidité d'un poème narratif qui s'étend sur la page où, montrant déjà une réelle maîtrise, au moyen de quelques mots ouvrant sur l'infini il affirme :

Tu es un rêve                   rêve mien  
Qui soudain aurait peur  
  d'être rêve

Avec des mots simples, Pierre Caminade déclare sans pathos la nécessité de la table rase, que la révolte est indispensable pour créer, « Faire cendre de toutes choses réelles », un cheminement qui balance sans cesse entre accomplissement et angoisse, entre promesses et dérobades d'un monde à portée de main et pourtant insaisissable :

Peut-être que  
                                  là-bas  
Dans une ombre propice  
S'élève pour mon être  
Un grand chant intérieur  
Je distendrai les heures  
          à force  
De m'en servir

La foi de la jeunesse l'autorise à dédier à Joë Bousquet un poème ambitieux, le plus court du recueil, mais qui veut contenir toutes les « lignes du temps » et de l'espace :

Présence de Pierre Caminade

à Joë Bousquet

L'âme est si vaste  
Qu'elle n'a pas besoin d'immortalité

Il faut toucher son immortalité d'être

Les intertitres guident notre route, et « Transparences » donne un tout autre sens aux onze poèmes qui le constituent. Il est facile d'y lire un poème amoureux, jouant sur des formes variées, utilisant la pleine page pour un dense « Venez » ou, tout au contraire, se dilatant pour le plaisir de l'œil :

Tes gestes

COMME DES  
MAILLES DE  
BLANCHEUR

Où se pose ta vie

Mais là encore, ce qui retient le lecteur, c'est l'aveu, cruel en vérité, que l'essentiel est la métamorphose d'un sentiment en poème. La récréation nervalienne, par le rêve, possession/dépossession, où il suffit de fermer les yeux (« Et ce soir, j'ai fermé les yeux / Qui m'entraînent à te revivre) :

Et puis si tu m'aimais  
J'aurais moins de rêve de toi  
J'aurais ta vie.

Transparence du passage tenu à travers le miroir.

Et si l'on doutait encore du rôle de l'amour, quasi au sens théâtral du terme, « Lumières et rythme » le proclament, par leur titre. Le poète instaure le dialogue du *je* et du *tu*, mais il n'hésite pas, dans un texte qui mérite qu'on le cite intégralement, à se libérer par la grâce d'un humour léger qui effleure le sujet sur un rythme de chanson :

Petit amour  
L'autre jour  
Une femme est venue dans mes bras

Petit ennui  
L'autre nuit  
Une jambe sous un bas.

Petite nue  
Un arrière  
Ciel de chair  
Qui remue.

Petit délire  
Tout cela  
Cette soie  
Pourquoi ?

Pour rire ?

Deux stars illuminent la section, Greta Garbo et Marlene Dietrich, figures qu'on sait inaccessibles, mais que les mots et les rythmes peuvent emprisonner le temps d'un poème.

Dira-t-on qu'à la fin du recueil la métamorphose s'est accomplie, que la voie s'ouvre pour d'autres découvertes ? Puisque nous connaissons la vie et l'activité littéraires de Pierre Caminade, il est aisé de répondre par un grand oui. Si l'on s'arrête au titre, « Réduit à la peur de ses vingt ans », la réponse sera plus nuancée. Le poète fait un premier bilan – la vie et l'œuvre se confondent tout naturellement. Il est plus fort, car il a pu dire ce qu'il portait en lui, mais il a aussi une conscience aiguë de la béance, un autre nom de la lucidité. C'est dans un poème qui emprunte son épigraphe à Mistral qu'il constate « Tout s'écroule frappé à vie », pour néanmoins conclure

Je m'en vais, moi qui perds l'enfant  
ET

J'essaie le poème.

Il peut « perdre l'enfant » et même l'adolescent, puisqu'ils sont consignés dans le livre, à jamais. Il lui reste à accomplir le plus difficile, sa vie et son œuvre, fusion inextricable. L'essentiel est qu'il ait osé ce premier pas, qu'il ait pu s'inscrire, toute petite voix, mais déjà bien assurée dans le maelström poétique de son époque. Il attendra dix ans

## Présence de Pierre Caminade

pour se manifester à nouveau comme poète, dans un temps de tourmente, 1941, où mieux vaut prendre un fier pseudonyme – Pierre Haltier. *Le double du baiser* s'ouvre sur une « Poétique », accomplissement et dépassement des promesses de *Se surprendre mortel* :

– Que vous le vouliez ou non, la poésie est la décomposition de l'art : leçon la plus générale de LAUTREAMONT et RIMBAUD

[...]

– Le poète : un cinéaste. Le cinéma microscopique, le cinéma à trente mille images-seconde est son instrument indispensable

– Vous avez compris que le poète n'est plus *seul*.

Le poète a définitivement quitté les rives de la quête un peu frileuse de l'ego, il se fait plus âpre, choisit plus fermement son camp. L'époque s'y prête, évidemment. N'empêche, *Se surprendre mortel* demeure l'indispensable pierre de touche, le moment rare de la découverte du pouvoir du langage, l'étape initiatique sans quoi rien n'est possible. Il lui reste à apprendre « l'enchaînement d'une analyse à une extase<sup>14</sup> », ce que lui enseignera l'œuvre de Paul Valéry, auquel il consacre un essai en 1970.

Dans un poème de la fin de notre recueil, Pierre Caminade contemple dans sa chambre « les objets restreints de nuit ». D'eux émane une insoutenable angoisse, qu'il vit pleinement dans l'espace blanc démesuré du poème, avant de dire, et ce peut être le mot de la fin, sans point final, cela va de soi :

L'impasse était ouverte

Arlette ALBERT-BIROT

## NOTES

1. Cité en épigraphe de la reproduction anastatique de la revue *Chantiers*, Paris, Jean-Michel Place, 1987.
2. V. Alain Paire, *Chronique des Cahiers du Sud 1914-1966*, Paris, IMEC éditions, 1993.
3. André Gaillard, *Œuvres complètes*, L'Isle-sur-Sorgue, Le Bois d'Orion, 1999.
4. Nous renvoyons à Ferdinand Alquié, *Philosophie du surréalisme*, Paris, Flammarion, 1956.



5. Admirateur de Nelli, il « incarne parmi eux la perpétuelle révolte d'un Rimbaud inaccompli », Daniel Fabre, « D'une jeunesse étonnante », préface à la réimpression de *Chantiers, op. cit.*, p. XX. Par la suite, Henri Féraud s'inscrira plutôt dans la mouvance des poètes d'Oc.
6. *Ibid.* p. IX-XLV.
7. Du même auteur, chez le même éditeur, en 1935, *Les tendances et la raison, Notions de psychologie générale*.
8. *Le surréalisme au service de la révolution (1930-1933)*, directeur André Breton, reproduction anastatique, Paris, Jean-Michel Place, 1976.
9. *La révolution surréaliste*, directeurs Pierre Naville et Benjamin Peret, reproduction anastatique, Paris, Jean-Michel Place, 1975.
10. *Le grand jeu (1928-1930)*, directeurs Roger Gilbert-Lecomte, René Daumal, Josef Sima, Roger Vailland, reproduction anastatique, Paris, Jean-Michel Place, 1977.
11. *Bifur (1929-1931)*, directeur Georges Ribemont-Dessaignes, reproduction anastatique, Paris, Jean-Michel Place, 1976. La citation est extraite de la préface de Jacqueline Leiner.
12. V. Pierre Hebey, *L'esprit NRF*, Paris, Gallimard, 1990.
13. *Chantiers*, n° 1, p. [30].
14. Robert Sabatier, *La poésie du XX<sup>e</sup> siècle, 3, Métamorphoses et modernité*, Paris, Albin Michel, 1988, p. 573.

A Pierre Caminade,  
en toute confiance et  
affection

J. F. Bress

LES VASES COMMUNICANTS